



Concours d'écriture « COVID-19 : Nouvelles de chez- moi »



Formulaire de soumission

Données sur le participant

Nom BOURÉBÉ BATSIANDZI Prénom Elisa-Marthe M ☐ F ☒ Filière Les
Littératures Africaines Niveau d'études Licence 2

Etablissement

Université Université Omar Bongo, Libreville Pays Gabon

E-mail prenombourebe53@gmail.com Téléphone +241 074486484

N.B. : Ce formulaire doit être déposé à l'adresse : nouvelles-covid19-auf-unesco@listes.cm.auf.org

Texte

Il était 22 heures lorsque le vieil homme regagna sa chambre. Il s'assit devant sa fenêtre, contemplant le ciel qui lui offrait un spectacle fabuleux. Les journées semblaient bien trop longues et monotones. Dans sa solitude, le vieil homme semblait toujours perdu dans ses pensées. Tantôt il fermait les yeux, tantôt il poussait un soupir, il était las de cette vie de concierge. Depuis plusieurs années, il s'occupait de cet immeuble, au point qu'il était devenu comme un fils dont il avait la charge depuis plus de 17 ans. Il en avait vu des locataires et de tout genre : des familles nombreuses aux vies mouvementées, des familles moins nombreuses au destin tragique, des célibataires perdus, des vieillards fous...

Au journal télévisé de vingt heures, une nouvelle faisait la une des infos : un virus hyper mortifère s'était introduit dans le pays et se propageait déjà à une vitesse effarante. Il confondait toutes les prévoyances prises par les hommes afin de parer à d'éventuelles catastrophes. Les hommes qui se croyaient à l'abri de toute menace, convaincus de l'infailibilité de leurs technologies et sciences déchantaient en chœur, d'un bout du globe à un autre. Cette invasion soudaine était en réalité un phénomène qui déjà avait frappé plusieurs autres pays. Et son arrivée dans cette région n'était

une surprise que pour les utopistes invétérés qui se plaisent à croire que leur pays est l'Eden qui échappe aux maux les plus viraux. Ce fut donc naturellement motivé par un fort instinct de survie que les autorités décrétèrent le confinement total des régions les plus infectées. En sus, il était désormais interdit de se rendre en masse dans les endroits publics, et il était surtout recommandé de garder des mètres de distance entre les hommes, car on ne savait pas qui était porteur du virus. Il fallait garder un masque en public, se désinfecter les mains autant que possible, bref se méfier de tout et de tout le monde. La minorité qui avait pressenti l'arrivée de ce phénomène dans le pays s'était préparée à l'avance du mieux qu'elle pouvait. On s'étonnait ainsi de voir des groupuscules d'individus de divers horizons se ruer dans les magasins pour se ravitailler en vivres. Les railleurs les affublaient de tous les noms que sait créer la sottise des myopes. Comme Noé, ils étaient incompris. Seul l'avenir-très proche- leur donnerait raison, au grand dam des mécréants. Et cet avenir venait de se muer en présent. Dans la panique populaire, les autorités permirent aux populations de se procurer tout ce dont elles auraient besoin pendant le confinement. En deux jours, les populations purent pour ceux qui avaient suffisamment de moyens, se procurer des produits de première nécessité et pour les plus misérables, les rations de nourritures qui n'auraient certainement pas fait plus d'une semaine. À cet instant précis, le virus rendit beaucoup plus faibles ceux qui l'étaient déjà malgré eux.

Les premiers jours de confinement étaient pour plusieurs, des vacances bien méritées : plus de réveils matinaux douloureux, grâces matinées à volonté pour tout le monde, plus de travail, du moins avant que les sadiques employeurs ne trouvent des alternatives à cette situation pour que leurs affaires continuent à tourner. Pendant une semaine, la population était satisfaite de ces congés payés ou mi- payés, plus de temps pour la famille, plus de temps pour soi, des moments de détente et de solitude. La vie était presque belle pour les locataires de l'immeuble résidentiel *CHARLES ET SARAH*. La deuxième semaine de confinement sembla moins intéressante pour certains. L'assignation à domicile ne plaisait plus aux bourreaux du travail. Un après-midi pluvieux, pratiquement une averse, la connexion internet était mauvaise depuis deux jours, ce qui favorisa la chute et la détresse de comportements des locataires. L'immeuble aux habitants joyeux et raisonnables se transforma peu à peu en un asile de fous. C'est alors que l'existence du vieux concierge changea radicalement. Pendant la période de confinement, la police patrouillait dans la ville. Le vieux

concierge fit la connaissance d'un jeune agent de police, l'agent Lens. Ils échangeaient très souvent tous les deux sur la situation du pays jusqu'au jour où Lens disparut. Il ne venait plus au rendez-vous. M. Norbert avait attendu un, deux jours, une semaine, mais l'agent Lens ne venait plus patrouiller avec les autres agents des forces de l'ordre. Le vieux monsieur avait bien tenté de demander après lui auprès de ses collègues, mais aucun d'entre eux ne put lui répondre correctement. Ils lui dirent tous que l'agent Lens était parti, tout simplement parti. Mais où ? Ils ne le lui avaient pas dit. Le vieil homme soupçonnait qu'un malheur lui était arrivé, mais ne pouvait se l'expliquer. Dès cet instant les événements prirent une tout autre tournure dans le pays. Il eut en une semaine, des centaines de milliers de morts dans différents pays de la planète. Des régions comme celles où vivent M. Norbert et ses locataires ne comptabilisaient que très peu de morts au début, mais ce fut différent une semaine après le début du confinement. Le virus circulait déjà très bien dans la ville et donc le confinement ne pouvait pas épargner ceux qui avaient contracté le virus bien avant. La psychose commençait déjà à détruire les esprits sains. Plus personne ne voulait se rendre dehors, certaines personnes avaient vu leurs proches mourir de ce virus, tous en étaient traumatisés. Tout commençait avec une simple toux qui finissait par causer des difficultés respiratoires puis la mort. Aucun vaccin, aucun traitement ne guérissait de cette maladie. Tout le monde était dans l'effroi et la peur, « *Restez confinés chez vous, appliquez les gestes barrières* » fut le slogan de cette pandémie. Dans son immeuble, M. Norbert était confiant de ce que tout se passerait bien et qu'il n'y aurait rien à déplorer. Il prit la décision de noter dans un journal, les événements marquants de cette période de confinement.

Vendredi 20 mars, Viviane 26 ans, institutrice préscolaire, célibataire sans enfant, propriétaire d'un chat, appartement N° 03

Il était 16h34 minutes. L'après-midi était doux, le soleil se retirait doucement lorsque, assis sur sa chaise, le vieux Norbert se fit surprendre dans sa sieste par un volatile, pensait-il, qui tomba d'une vitre brisée. Il se leva précipitamment et sortit de son appartement pour se rendre du côté d'où venait le bruit. En y allant, il se rendit compte qu'il y avait des éclaboussures de sang sur une partie de la façade avant du bâtiment. Ce qu'il y découvrit était horrible : un macchabée gisait là dans son sang. Il avait été attaché avec du fils électrique, les poils presque rasés, le dos entaillé et trempé dans

de l'eau, geste à la suite de quoi il n'avait pas survécu. M. Norbert leva les yeux pour savoir d'où venait ce cadavre. À sa grande surprise, il se rendit compte que ce chat était tombé de l'appartement de Mlle Viviane. « *Mais que s'est-il passé pour que ce chat soit dans cet état* », se demandait-il intérieurement. Quelques instants après, il vit Mlle Viviane qui venait s'asseoir sur le rebord de la fenêtre. On aurait dit quelqu'un d'autre. Elle riait d'un rire machiavélique, elle était tachée de sang. Les autres habitants guettaient tous de leurs fenêtres pour savoir ce qui se passait. Mlle Viviane semblant trouver cette situation très amusante dit à M. Norbert : « Hé M. Norbert, Macho s'est suicidé ! Il n'en pouvait plus de cette vie de confiné. Là au moins il est libre, pas comme nous ! Ah ! Ah ! Ah ! ! » Lorsqu'elle eut terminé son laïus sarcastique, elle retourna dans son appartement et pleura à chaudes larmes. On aurait dit que l'esprit qui la possédait s'en était allé. Le vieil homme souleva le cadavre du chat et l'enterra dans le jardin de la résidence. M. Norbert semblait très confus à l'idée que ce soit véritablement la jeune et innocente Viviane qui fut capable de faire une telle chose ! La Viviane qu'il connaissait était douce, calme, joyeuse et généreuse et par-dessus tout elle adorait son chat. Elle l'aimait et ne pouvait lui faire du mal. Mais là tout à l'heure ce ne pouvait être la demoiselle Viviane qu'il connaissait. Devant son appartement, il frappa et demanda de ses nouvelles, mais elle ne répondit pas. Il tenta à nouveau, mais en vain. Il se retourna et s'adossa sur la porte et lui dit : « Mlle Viviane, j'ai enterré Macho dans le jardin. J'ignore ce qui s'est passé, sachez juste que Macho est allé dans un endroit meilleur qu'ici. Il doit certainement s'inquiéter pour vous maintenant. Donc s'il vous plait, pour le bien de feu votre chat, ressaisissez-vous. À présent, je vous laisse vous reposer ». Alors qu'il s'apprêtait à partir, Mlle Viviane, comme touchée par les paroles du vieil homme, entrouvrit la porte et lâcha en sanglots : « Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête. Je ne voulais lui faire aucun mal. C'était mon bébé. »

Le vieil homme la regardait d'un air compatissant sans dire mot, il l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre.

-Depuis plusieurs jours, je me sens très tendue, j'en ai marre de rester enfermée. Macho... mon petit Macho, bredouilla-t-elle, il faisait des va-et-vient à l'extérieur et cela m'a mise hors de moi. Je l'ai attaché pour qu'il ne bouge plus, puis je l'ai passé sous l'eau du robinet de la cuisine, car il était allé dehors où il y a le virus... je... Elle ne put terminer sa phrase, sans doute gênée par cette confession.

-Mlle Viviane, intervint M. Norbert, je sais que vous n'étiez pas dans votre état normal, rentrez et reposez-vous. Je passerai demain matin pour changer la vitre cassée. Ne vous en faites pas. Tout ira bien je vous le promets. Si vous avez envie de parler à quelqu'un, appelez-moi. Je viendrai discuter avec vous. Bonne soirée et n'y pensez plus, s'il vous plaît.

Elle retourna à son appartement et le vieux concierge en fit autant. Arrivé dans son appartement, le vieux monsieur s'assit sur son fauteuil l'air absent, il ruminait le dernier fait insolite de cette journée. Il s'inquiétait pour les jours à venir. Et si le virus n'affectait pas que la santé physique ? Et si la santé mentale était aussi en danger ? « Il vaut mieux ne pas y penser, car si c'est le cas se disait-il, on est vraiment perdus. »

Dimanche 30 mars, Felix 20 ans, étudiant, Appartement N° 08

C'était une matinée ensoleillée. M. Norbert faisait sa ronde pour la récolte des ordures comme chaque matin. Les habitants semblaient aller bien à première vue. Rien à déplorer, pensa-t-il. Arrivé devant l'appartement N° 08, personne ne vint lui ouvrir. En effet, les rondes de M. Norbert étaient certes pour le ramassage des ordures, mais aussi pour s'enquérir de l'état de santé des habitants. Alors, lorsque le jeune Felix ne répondit pas à l'appel, le vieil homme fut très inquiet. Il entendait de l'appartement du jeune homme, des bruits. Saisi d'une grande crainte, il demanda à Félix s'il allait bien et surtout s'il était disposé à lui ouvrir pour qu'il s'en rassure. Il n'obtint aucune réponse. Soudain un bruit sec résonna, c'était un coup de fusil. Il réussit à défoncer la porte de l'appartement et à y entrer, mais il était déjà trop tard. Le jeune homme était étendu là sur le sol de sa chambre. On lui avait explosé la tête avec un fusil de calibre 12 à première vue. M. Norbert se précipita à son secours, il appela une ambulance qui à la surprise générale, arriva à peine quelques minutes après. Ils embarquèrent le corps du jeune homme sans dire mot sur son état au concierge encore sous le choc, les vêtements tachés de sang. Le vieux monsieur restait interdit et prostré dehors, les yeux scotchés à l'ambulance qui disparaissait au bout de la ruelle. Il attendait la police qu'il avait aussi alertée, mais personne ne vint. Il resta assis sur les marches d'escalier à l'entrée de l'immeuble pendant trois heures. Les habitants de l'immeuble étaient tous dans l'effroi de ce qui s'était passé, chacun avait pris soin de bien verrouiller sa porte. Sacré dimanche pour M. Norbert et ses locataires. La nuit tombée, le vieil homme comme à l'accoutumée, s'assit sur son

fauteuil, s'évadant loin, très loin de cet univers chaotique où tout le monde mourait sans crier gare. Il ferma ses yeux, et soupira. Il pensa aux événements de la journée dominicale, la mort du jeune Felix, puis s'endormit. Dans le monde de tous les possibles, il se vit, se rendant dans une maison, il était encore jeune et semblait revenir d'un long voyage. Il frappa à la porte et une jeune femme lui ouvrit. Ils se regardèrent droit dans les yeux sans rien se dire. Puis il lui ouvrit les bras, elle l'enlaça à son tour. Ils étaient heureux puis quelques secondes après, il s'en alla précipitamment. La jeune femme enceinte resta devant la porte en larmes, le suppliant de vite revenir. Il courut sans savoir où il allait, s'éloignant de cette maison. Il y revint à nouveau et cette fois-ci la jeune femme tenait dans ses mains un petit garçon d'environ trois ans. De joie et de culpabilité, il pleura, les enlaça tous deux avant à nouveau de s'en aller. Elle lui demanda de rester, et il le voulait, mais une force supérieure l'emportait sur leurs désirs. C'est donc encore à chaudes larmes qu'ils furent contraints de se séparer. Il fut à nouveau de retour, la jeune femme qui cette fois avait pris de l'âge, et lui aussi se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Il était heureux. Derrière elle se trouvait un jeune garçon de sept ans, il se tenait en retrait. Cette fois-ci, avant de rentrer dans la maison, cette force l'aspira à nouveau. Il tenta de résister, tint la main de la femme, mais la pression était bien trop forte, il la lâcha. Elle courut avec le petit garçon pour le rattraper, mais en vain. Il entendait des cris, des pleurs : « *ne t'en va pas chéri ! Reste ! Oui reste papa !* » Le vieil homme se réveilla, soupira. Il entendait encore ces voix résonner quoique revenu à la réalité. Il était quatre heures du matin. Il se leva, prit sa douche et s'habilla. Il mit dans sa poche un masque ainsi que sa bouteille de gel. Il se fit un sandwich et prit une tasse de café. Il vit le jour se lever et les premiers signes d'éveil de l'immeuble. Il semblait déterminé à agir ce matin.

Lundi 31 mars, Suzanne 72 ans, veuve, écrivaine, Appartement N° 10

Il était sept heures du matin quand M. Norbert frappa à la porte de Mme Suzanne. Le temps avait étrangement changé depuis l'aube. Il allait certainement pleuvoir. La vieille dame lui ouvrit en chantonnant un air de musique.

-Oh, mais c'est vous, M. Norbert ! Je vous attendais entrez je vous en prie. Comment allez-vous ce matin ? Hier matin je vous ai attendu, mais il y a eu l'évènement

malheureux. J'espère que vous tenez le coup. Oh, attendez ! Il n'y a pas suffisamment de distance entre nous ! dit-elle, ironiquement.

Elle, c'est Mme Suzanne, une dame d'une douceur et d'une simplicité remarquables. Elle est la plus ancienne habitante de l'immeuble. Du vivant de son mari, elle et lui avaient vu arriver M. Norbert après le départ de l'ancien concierge. Une amitié s'était créée grâce à la générosité et la sympathie du défunt mari de Mme Suzanne, Jean-Jacques. Cela faisait déjà six ans que ce dernier était décédé, mais Mme Suzanne mettait un point d'honneur à conserver les vieilles amitiés de feu son mari. Ce matin-là, elle était sublime dans sa jolie robe bleue fleurie et sa paire de talons.

-Mme Suzanne, je vous trouve très ravissante ce matin, quoique vous le soyez tous les jours ! lui dit-il en s'asseyant. Je vais bien, ne vous en faites pas.

-Je croyais que pour complimenter quelqu'un il fallait la regarder ! Vous êtes juste un flatteur, mon cher ami, mais je vous remercie.

-Avez-vous pris correctement vos médicaments ?

-Non ! Je me passerai d'eux juste pour cette journée. Quand je les prends, je passe mes journées au lit, ce que je voudrais éviter. Aujourd'hui c'est le sixième anniversaire de la mort de mon Jean-Jacques, je voulais être belle pour qu'il me voie ainsi en ce jour particulier. Mais bon je ne vous apprends rien. Je suppose que vous êtes venu pour cela ? lui dit-elle en tournant les regards vers la photo de son défunt mari.

-En effet, ça fait déjà six ans !

-Avez-vous déjà petit-déjeuné ? J'espère bien que non !

-Non. Je n'ai pas encore petit-déjeuné. Comment pouvait-il refuser ?

-Vous savez quoi M. Norbert, à nos vieux âges, on se contente de peu. La seule chose dont on ait véritablement besoin c'est de l'affection de nos proches. Tant que je peux voir ma famille et mes amis, ça me suffit.

-Comment vivez-vous le confinement, d'ailleurs ?

-Pas d'inquiétude ! Jean-Luc a acheté la connexion internet d'un an ! Je peux voir mes petits-fils par cette chose, vous savez, qui me filme moi et eux en même temps, j'ai oublié le nom. Et ça, ça me suffit, dit-elle en souriant.

-Vous avez de la chance ! Vous avez un fils, des petits-enfants, une famille qui pense à vous ! Malheureusement ce n'est pas le cas de tout le monde !

-C'est vrai que j'ai de la chance ! En y pensant, je ne vous ai jamais entendu parler de votre famille. En 17 ans ! Avez-vous eu une femme ? Car je ne vous ai jamais vu

avec une femme depuis que nous nous connaissons ! Ah, si ! Il y a eu Jeanne, la dame des affaires sociales. Vous vous fréquentiez pendant un temps n'est-ce pas ? Combien déjà ?

-Un mois, dit-il en baissant la tête, l'air gêné.

-Puis subitement, rien ! Vous avez arrêté de la voir. J'ai appris d'une amie que cette Jeanne est retraitée et vit à l'étranger.

-Oui je l'ai également appris. Au fait, vous avez des nouvelles d'Amandine, la jeune infirmière qui s'occupait de vous avant cette pandémie ?

-Elle va bien. Elle m'a appelée il y a quelques jours pour s'assurer que je suis bien mon traitement ! Mais ne changeons pas de sujet, s'il vous plait. En dehors de votre prénom et de la personne que vous êtes en ma présence, je ne sais rien de vous. Alors, je voudrais savoir plus sur vous.

La vieille dame s'assit et croisa les mains en regardant le concierge qui évitait son regard. Il ne disait rien et semblait très mal à l'aise de se voir ainsi questionner sur sa vie intime. Suzanne le savait, mais refusait d'abandonner encore cette fois comme elle le faisait auparavant.

-Il n'y a rien à savoir sur la vie d'un vieil homme sans importance. Mon passé ne vous aidera pas à mieux me comprendre aujourd'hui. Mon nom, mon âge, ma famille, n'ont pas d'importance lui dit-il prenant une gorgée de thé. Vous savez, votre thé est toujours aussi bon. Je dois y aller maintenant pour la ronde du jour.

-Vous vous défilez encore, n'est-ce pas ? Vous avez décidé de ne jamais me parler de vous à ce que je constate. Que craignez-vous que je découvre sur vous ? Que cachez-vous ?

-Il faut que j'y aille maintenant. Prenez soin de vous, je vous en prie. Ne vous transformez pas en détective il n'y a rien de beau à trouver !

C'est sur ces dernières paroles que M. Norbert quitta Mme Suzanne. Elle resta clouée sur sa chaise, déçue d'avoir espéré que pour une fois son vieil ami oserait lui confier le secret de sa vie. M. Norbert continua sa ronde habituelle. Il plut tout l'après-midi. Il pensait encore là assis devant sa fenêtre. La pièce dans le noir, il resta là pendant un bon bout de temps sans bouger le regard vide. Il se leva et se dirigea vers son buffet de chevet dans sa chambre, il y prit une petite boîte de laquelle il sortit une photo, une vieille photo plastifiée : une mère et son bébé, comme dans son rêve. Il soupira et s'allongea en tenant cette photo contre son cœur et s'endormit. Il fit encore le même

rêve, mais cette fois, il y eut une suite : il revenait encore d'un voyage, il lui semblait avoir été absent pendant très longtemps. Il était si joyeux en rentrant espérant voir à nouveau cette femme, l'attendant devant la porte. Mais elle n'était pas là pour l'accueillir. Il cherchait partout cette femme et ce petit garçon, mais il n'y avait personne. Il se retrouva comme par enchantement dans un cimetière, devant une tombe où il y était écrit : « *Juliette M... repose en paix* ». Il se retourna pour comprendre et vit derrière lui un petit garçon ayant dans sa main un bouquet de fleurs, et vêtu de noir. Il le regardait avec colère et dit : « *Elle t'a attendu jusqu'à la fin. Mais tu n'es jamais venu*. Après ça, le petit garçon de 13 ans s'enfouit et disparut tandis qu'il tentait de le rattraper. Il se réveilla et il était 3 heures du matin. Le vieux Norbert fixa le plafond et versa quelques larmes juste là dans le secret de la nuit et s'endormit. Il rêva encore, mais cette fois-ci le rêve était beaucoup plus bref et réel. Il vit Mme Suzanne et M. Jean-Jacques, marchant sur un sentier sans fin. Il tenta de leur demander où ils allaient, mais ils ne l'avaient pas entendu. Étrangement, Mme Suzanne se retourna et lui dit : « au revoir, M. Norbert ! Je m'en vais maintenant. »

Puis il se réveilla en sursaut. Il eut à l'instant un mauvais pressentiment, il sortit du lit, s'enfonça dans l'obscurité du couloir pour se rendre devant l'appartement de Mme Suzanne. Il frappa à la porte plusieurs fois en criant : *Mme Suzanne, est-ce que vous allez bien ? Ouvrez-moi, je vous en prie. Je voudrais juste vous voir et me rassurer d'une chose*. Mme Suzanne ne répondait et la porte ne s'ouvrit pas non plus. M. Norbert était de plus en plus inquiet il se pressa d'aller dans son appartement et y prit un arrache-clou. Il enfonça la porte de l'appartement, ce qui réveilla les locataires d'à côté. Mbela, le plus proche voisin de Mme Suzanne ouvrit sa porte et guetta pour savoir ce qui se passait.

-Qu'est-ce qu'il y a, M. Norbert ? Que se passe-t-il avec Mémé Suzanne ?

M. Norbert ne fut pas à même de lui répondre. Il réussit à entrer dans l'appartement, et la trouva assise sur son fauteuil du salon, encore en tenue de la veille, une tasse de thé brisée juste à côté de sa main pendante. Elle était assise en direction de l'ordinateur encore allumé. M. Norbert s'avança lentement dans sa direction, laissa tomber l'outil de ses mains, s'accroupit à deux mètres d'elle, à deux mètres du corps sans vie de Mme Suzanne. Il appela le numéro vert et les informa de la situation et sortit de l'appartement en prenant soin de fermer derrière lui. Mbela encore debout

devant sa porte lui demanda à nouveau si elle allait bien, mais le vieux concierge lui dit sèchement : « elle nous a quittés ». Mbela voulut s'approcher de M. Norbert, mais se rappela des règles : Pas d'embrassade. Il lui dit : « vous, vous allez bien ? » Le vieil homme alla dehors attendre l'ambulance qui vint récupérer le corps de Mme Suzanne. Pour la première fois, on vit sur le visage du concierge une nouvelle expression, celle du désespoir et de la peine. Il se rendit dans sa chambre, prit son téléphone et composa le numéro de Jean-Luc. Il l'informa du décès de sa mère au bord des larmes. Après avoir annoncé le décès de Mme Suzanne à son fils, il ne sortit pas de son appartement ce jour-là. Les habitants de l'immeuble l'avaient attendu en vain s'inquiétant de son état, car eux aussi, depuis leurs fenêtres avaient vu l'ambulance sortir le corps sans vie de cette vieille dame. Dans son salon, M. Norbert assis dans son fauteuil ne bougea plus de toute la journée. Il resta là impuissant, pensif, abattu, absent. Il voyait défiler tous les souvenirs que son esprit avait gardés de Mme Suzanne. Il regrettait de ne pas avoir été là pour elle. Il se maudissait de n'avoir pas été là pour elle quand elle avait eu véritablement besoin de lui.

Dimanche 13 avril, Roberto, 48 ans, père de famille de cinq enfants, diabétique, asthmatique, appartement N° 11

Il y a six jours, Roberto s'est réveillé avec une forte fièvre et des douleurs musculaires. Sa femme Lucille se dit certainement que c'était à cause de la mauvaise nuit qu'ils avaient passée après l'annonce du décès de sa mère suite au virus. Ce n'était que tard dans la nuit que ces derniers avaient pu s'endormir. Alors Lucille crut qu'il s'agissait d'une simple fièvre et lui donna ses médicaments. Dans la soirée il commença à avoir une toux sèche et un rhume. Il but un sirop et alla s'endormir. Le lendemain, il ne se leva pas du lit et ce fut ainsi le jour d'après. Il contacta son médecin pour lui demander son avis, mais ce dernier ne sut lui donner de réponses claires. Il lui dit de continuer constamment à prendre les médicaments qu'il lui prescrivit par téléphone. Un problème alors se posa : comment sortir pour aller acheter les médicaments dont avait besoin Roberto ? Lucille contacta le concierge et lui demanda de lui venir en aide. Elle lui expliqua toute la situation. M. Norbert se demandait comment il devait s'y prendre pour se rendre furtivement à la pharmacie. Il contacta son ami, le pharmacien du quartier pour lui demander un service. Et c'est ainsi que la

commande des médicaments de M. Roberto fut prise par le pharmacien du quartier, car il vivait juste derrière son dépôt pharmaceutique.

Il prit les médicaments du carton comme le lui avait expliqué son ami Oumar le pharmacien. Il fit demi-tour pour revenir à la résidence. Il n'avait que quelques minutes avant le passage de la patrouille. M. Norbert se faufila jusque dans la résidence, se lava les mains et se rendit devant l'appartement de M. Roberto. Quand il arriva, Lucille lui ouvrit la porte, mais lui demanda de ne pas rentrer afin de ne pas chopper la grippe de Roberto. Son état s'empirait graduellement. Lucille lui administra les produits comme le lui avait indiqué le médecin. Il se calma les minutes qui suivirent et dormit jusqu'au petit matin. Le jour suivant, l'état de Roberto s'aggrava. Il continuait pourtant à prendre ses médicaments, mais rien ne changeait. Il commençait à tousser violemment encore et encore, jour et nuit. Il avait de plus en plus de difficultés à respirer. Lucille ne sachant plus quoi faire appela M. Norbert qui lui demanda de contacter le Samu social. Mais ces derniers lui dirent qu'ils allaient être en retard, car il n'y avait plus d'équipe disponible dans les environs, car ils étaient déjà très débordés au centre-ville. Ils demandèrent à Lucille l'état de santé de son mari et quels étaient les symptômes de la maladie dont souffrait son mari. Elle donna tous les détails et ils lui dirent :

-Madame, votre mari a-t-il de la fièvre au-delà de 38 ° ?

-Oui, il l'a eu hier, mais ce matin il est passé à 39 °.

-Tousse-t-il et à quelle fréquence ?

-Je ne saurais vous le dire, il tousse tout le temps plusieurs fois dans la journée et c'est pire dans la nuit. Ça fait deux jours que nous ne dormons plus.

-Avez-vous été en contact physique avec plusieurs personnes ces jours-ci ?

-Non, nous sommes confinés depuis déjà trois semaines.

-Je suis navré de vous l'annoncer, mais j'ai bien peur que la maladie dont souffre votre mari soit en rapport avec le virus. Attendez juste encore une heure, une équipe viendra vers vous. Je vous conseille de ne pas vous approcher des autres. Confiniez-vous encore jusqu'à notre arrivée.

-Comment le virus ? Mais, nous ne sommes pas sortis. Nous sommes restés chez nous confinés. Nous n'avons pas été en contact avec des personnes infectées.

-Nous n'avons pas encore des informations précises sur le virus, nous le découvrons encore, lui dirent-ils.

Lucille resta immobile pendant plusieurs minutes après l'appel du Samu. L'état de santé de M. Roberto quant à lui empirait toujours. Il s'assoupit un instant après avoir toussé plusieurs fois. Il ferma les yeux et ne bougea plus. Lucille, de retour dans la chambre, découvrit son mari inerte sur le lit. Elle l'appelait, le bousculait, mais en vain. M. Roberto ne se réveilla pas. Le SAMU arriva une demi-heure après, mais il était déjà trop tard. Ils prirent le corps de M. Roberto et l'embarquèrent avec eux après que Lucille a signé toute la paperasse. Ils ne l'emmenaient pas elle, car elle avait des enfants à bas âges. En revanche, ils lui demandèrent de rester confinée chez elle. Ce fut pour M. Norbert la perte de trop. Il voyait ses efforts vains face à ce virus. Il voulait à un moment donné abandonner, se laisser malmener par ce virus et tous les dégâts qu'il cause. Un soir pendant qu'il rangeait les poubelles hors de la résidence pour qu'elles soient récupérées, il reçut un coup de fil de l'étranger, c'était Jeanne, la dame des affaires sociales :

-bonsoir, M. Norbert, j'espère que vous allez bien ? Je tenais juste à vous informer de la réussite de ma mission. Je l'ai retrouvé. Il vit à un pâté de maisons de chez moi. Les pistes que nous avions étaient apparemment bonnes. Il a une femme et deux petites filles de neuf ans, des jumelles. Que voulez-vous que je fasse maintenant chef ?

-Rien. Rien pour le moment. On s'en tient au plan de départ. Je ne voudrais pas qu'il disparaisse pour de bon cette fois-ci.

Puis elle raccrocha.

Une lueur d'espoir se lisait à nouveau sur le visage de M. Norbert. La nuit tomba et le vieil homme regagna sa chambre. Il resta longtemps sur son fauteuil devant la fenêtre à regarder le ciel étoilé. C'est étrange comme le ciel garde toute sa splendeur et son éclat alors que sur terre c'est le chaos total. La nouvelle qui venait de lui être annoncée avait suscité en lui une grande joie et de l'espoir. Il souriait là dans le secret d'une belle nuit étoilée. Le lendemain M. Norbert fut plus motivé dans ses actions, il était présent et disponible pour tous les habitants de l'immeuble, il allait et venait, étant utile par-ci, par-là. Ce fut ainsi pendant les 23 jours restants du confinement jusqu'à ce que le gouvernement commence à mieux comprendre les actions du virus et trouve des moyens de contrecarrer ses effets sur la population pour lever le confinement et l'état d'urgence.

Cette nouvelle réjouissait tous les habitants de l'immeuble, tous espéraient vivre ce *déconfinement*. Encore un peu d'effort, se disait monsieur Norbert sur sa couche, « j'aiderai mes locataires à survivre jusqu'au bout, je les empêcherai de mourir même-ci je dois y passer ». Une date avait été prise pour *déconfiner* les populations, dans une semaine. Tous attendaient avec joie ce fameux lundi du « *déconfinement responsable de la population* ». Cette semaine sembla se dérouler sans encombre. Tous restèrent très sages dans leurs appartements, préparant déjà leur programme pour la première journée de liberté. Les habitants de l'immeuble s'étaient résolus de se rendre premièrement dans l'appartement de M. Norbert afin de le remercier pour son aide et son soutien pendant cette dure épreuve. Pendant cette semaine d'attente ; il y eut de moins en moins d'incidents dans l'immeuble ; les rires disparus réapparaissaient petit à petit. La joie revenait dans ces cœurs longtemps apeurés.

Lundi 05 mai, Norbert, 68 ans, concierge d'immeuble résidentiel

Il était vingt-deux heures lorsque le vieil homme s'assit sur son fauteuil. Il espérait être éveillé jusqu'au matin pour voir la joie sur le visage des habitants de la résidence. Il passa un appel à Jeanne, elle lui communiqua une information dont il avait besoin. C'était un numéro de téléphone. Il hésita longtemps avant de passer son appel puis se décida à le faire. Il tremblait, transpirait, avait le cœur qui battait fort, il avait peur. Un homme répondit à l'appel :

-Oui allo ?

Au son de cette voix, le concierge resta silencieux et versa quelques larmes sans rien dire.

-Allo ? Allo ? Qui est-ce ?

M. Norbert ne sut quoi dire à cet instant, il pleurait juste là silencieusement et l'homme au bout du fil resta silencieux lui aussi pendant de nombreuses minutes et dit :

-Papa, c'est toi ?

À ces mots, M. Norbert ferma ses yeux lentement et expira. Le téléphone tomba de ses mains et se brisa. Quelques heures plus tard, les habitants de l'immeuble se levèrent tous très tôt pour voir le soleil se lever sur ce jour tant attendu. Les locataires s'apprêtaient aux aurores pour se rendre dans la cour respirer l'air pur et voir briller le soleil. Mlle Viviane se rendit la première chez le concierge. Elle frappa à sa porte plusieurs fois, mais M. Norbert ne vint pas lui ouvrir. Elle s'en inquiétait un peu, mais

ne voulait pas insister de peur de le réveiller, il avait besoin de repos mieux que quiconque dans l'immeuble. Puis elle alla dehors, dans le jardin où était enterré Macho. Elle se souvint encore de cet après-midi où elle lui vola la vie. Viviane pleurait abondamment. Perdue dans ses pensées, elle fut surprise par un cri de détresse venant de l'immeuble. Elle se précipita à l'intérieur pour savoir ce qui se passait quand elle découvrit la cause de ces cris. Jacob, habitant de l'immeuble et pasteur d'église, venait de découvrir M. Norbert assis sur son fauteuil en face de sa fenêtre. Il avait remarqué que la porte du concierge n'était pas verrouillée. Il comprit que le vieux concierge n'était plus, car ce dernier avait sur lui l'empreinte de la mort. Ses cris avaient alerté les autres locataires qui se ruèrent tous devant l'appartement du concierge en larmes.

M. Norbert était mort. Qui informer, se demandaient-ils. Ils ne savaient rien de lui hormis son statut de concierge de la résidence. Tout le quartier fut informé du décès du vieil homme et du témoignage de son courage et sa bravoure durant ce confinement à l'égard des habitants de l'immeuble. Le corps de M. Norbert avait été récupéré par les ambulanciers qui le gardèrent à la morgue en attendant les préparatifs de son enterrement. Jeanne, ayant appris la mort de M. Norbert, se précipitait pour rentrer au pays. Elle décida de prendre en charge tous les préparatifs, car elle était assurément, la seule amie proche de M. Norbert, qui le connaissait et savait tout de son passé. En moins d'une semaine, la cérémonie funèbre fut organisée. Tous ceux qui de près ou de loin avaient été en contact avec le défunt, et ayant été marqués par sa personne assistèrent à la cérémonie. Les habitants de la résidence venaient dire chacun à leur tour l'oraison funèbre en mémoire de ce grand homme. Mlle Viviane, Philipe, Mme Lucille, Alexia, Gabriel, Oumar, Jeanne, Mbela, Jacob et bien d'autres encore relataient l'attitude héroïque de cet homme, ils témoignaient de ses grandes actions.

Une voiture se gara dans la cour. Un jeune homme au visage bandé sur fauteuil roulant vint aussi dire un mot, c'était le jeune Felix. Les locataires de l'immeuble étaient dans l'étonnement de ce que Felix eut encore été en vie. Il raconta à l'assistance comment le défunt avait sauvé sa vie et forcé la police à enquêter sur la tentative de meurtre dont il fut victime. Au milieu de la cérémonie apparut un jeune homme qui vint sur l'estrade devant tous. Personne ne le connaissait et ne l'avait

jamais vu avant. Il resta silencieux pendant plusieurs minutes sous le regard étonné de l'assistance puis il prit la parole :

-bonjour à tous. Je m'excuse de n'apparaître que maintenant. Vous ne me connaissez pas, c'est également le cas pour moi. Je suis ému d'écouter de si belles paroles en mémoire de Norbert, qui se trouve être... mon père. Il y a plus de 40 ans, cet homme que vous avez connu était aussi normal que vous et moi, il épousa ma mère, Juliette. Il travaillait comme agent de sécurité, du moins c'est ce que nous pensions. J'ai toujours cru qu'il était soit un espion, soit un agent secret, soit chef d'un gang, disait le jeune homme en souriant, le regard larmoyant. Il n'était jamais présent. À vrai dire, ce que je sais de mon père est plus une histoire qui m'a été racontée. Ma mère avait une confiance incroyable en mon père, jusqu'à sa mort il y a 29 ans. Mon père n'était pas là pour ses obsèques, il ne l'avait su qu'à son retour. Ma tante, fut obligée de me prendre avec elle, car le seul parent qui me restait, semblait être mort. Ma garde fut facilement accordée à ma tante. Depuis plus de 29 ans, je n'avais plus vu mon père, mais, il y a quelques jours, j'ai reçu un coup de fil et j'ai directement su que c'était lui. J'ai toujours voulu qu'il revienne vers moi, mais il n'est jamais venu me chercher. Je suis heureux de savoir que papa a pu être un héros pour vous tous ici et qu'il a été présent dans vos vies durant toutes ces années. Merci infiniment pour vos témoignages à l'honneur de celui qui fut mon père. Je vous remercie.

Le mystérieux homme quitta l'estrade et alla vers sa famille sous les regards larmoyants de l'assistance. Le temps était maussade ce jour-là lorsque le corps de M. Norbert fut placé sous terre auprès de la tombe de Mme Suzanne et M. Jean-Jacques, et comme par hasard auprès de Juliette, son amour de toujours.

L'enterrement terminé, les invités se rassemblèrent autour d'un cocktail organisé par les habitants de la résidence. Felix se rapprocha de Mme Jeanne et lui dit :

-je vous ai reconnue. Vous connaissez mon père n'est-ce pas ? Vous travailliez pour lui il y a longtemps.

-Tu as grandi depuis. Lorsque M. Norbert m'a contacté pour que j'enquête sur ton affaire, j'ai facilement pu découvrir le complot derrière l'attaque dont tu as été victime.

- Comment connaissiez-vous M. Norbert ?

-J'ai travaillé avec lui à l'époque. Il était mon supérieur et mon mentor quand j'étais novice. Quand il a démissionné, je suis partie moi aussi. J'ai trouvé ce poste en tant

qu'agent des affaires sociales pour me servir de couverture afin de continuer à faire la seule chose que je sache faire.

-Quand je succéderai à mon père, accepteriez-vous de travailler pour moi ?

Jeanne sourit et s'éloigna du jeune homme. Elle disparut dans la foule.

Pendant que tout le monde semblait avoir oublié l'existence du virus, un message circulait en boucle à la radio et télévision disant : « Mes chers compatriotes, j'ai le regret de vous annoncer que notre riposte contre le virus s'est soldée par un échec. L'évolution du virus nous a pris de cours. En quelques jours seulement, nous avons enregistré près de 600 cas testés positifs au virus. C'est la raison pour laquelle, pour plus de sécurité, il est recommandé à tous de se confiner à nouveau pour éviter davantage de contamination et de mort. Ainsi, la population est à nouveau confinée jusqu'à un délai indéterminé. Je vous remercie. »

